

4. Se convertir d'accuser les autres

"Seigneur, qui habitera sous ta tente, qui reposera sur ta montagne sainte ? (...) Celui qui marche sans tache et agit avec justice ; qui dit la vérité dans son cœur ; qui ne dit pas de calomnie avec sa langue ; qui ne fait pas de tort à son prochain ; qui n'accueille pas de discours injurieux contre lui." (RB Prol. 23.25-27 ; Ps 14,1-3).

Dès le prologue de la Règle, la première conversion pour nous ouvrir à la miséricorde que saint Benoît nous demande est de renoncer à accuser les autres. J'en ai parlé dans ma lettre de Pentecôte de cette année, mais je voudrais approfondir ce thème avec vous en méditant la Règle, parce que tout le Nouveau Testament comme toute la tradition monastique insistent beaucoup sur cela, et y insistent comme condition pour être sauvés, pour être pardonnés par Dieu, pour obtenir nous-mêmes miséricorde, et pour devenir vraiment miséricordieux comme le Père.

L'accusation de l'autre est la conséquence immédiate du péché originel. Certes, il y a tout d'abord la honte de la nudité (Gn 3,7), puis le fait de se cacher de Dieu (Gn 3,8), mais on pourrait dire que le premier péché après le péché originel a consisté à accuser l'autre pour ne pas avoir à assumer la responsabilité de sa propre culpabilité : "La femme que tu as mise à côté de moi, elle m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé" (Gn 3,12). "Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé" (Gn 3,13).

Innocents ou coupables, depuis le péché originel il y a en nous la tendance à accuser l'autre, à vouloir être innocent en mettant le blâme sur l'autre. Jésus a bien mis en scène cette tendance dans la parabole du pharisien et du publicain qui montent au temple pour prier (Lc 18,9-14). Saint Luc nous dit aussi pour qui Jésus raconte cette parabole : "Il dit encore une parabole pour certains qui se croyaient justes et qui méprisaient les autres" (18,9). Et les paroles qu'il fait dire au pharisien illustrent cette présomption : "O Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ou même comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède" (18,11-12).

Ce pharisien est un concentré d'orgueil et de mépris. Son orgueil coïncide avec son mépris. Son sentiment d'être juste s'alimente du fait de considérer tous les autres comme injustes. Il a besoin de mépriser les autres pour s'estimer lui-même. Fondamentalement, comme cela arrive souvent, c'est un homme qui a peu d'estime de soi, même s'il ne veut pas se l'admettre à lui-même, et ne trouvant pas en soi de motifs de vraie estime de soi, il doit les chercher dans ce qui manque aux autres, ou ce qu'il pense qui manque aux autres.

Il n'a pas non plus besoin de Dieu. Il lui rend grâce d'être différent des autres, mais il ne demande rien à Dieu. Cela lui suffit que Dieu serve à alimenter son orgueil. Il monte pour prier au temple, il se met au premier rang, mais il ne demande rien, il n'a pas besoin de Dieu. Il n'a aucune dette envers Dieu. Il jeûne deux fois par semaine, il paye la dîme de ce qu'il possède : tout est comme il faut ; il ne doit plus rien à Dieu et de Dieu, il n'attend rien de plus. Comme Dieu lui donne d'être meilleur que tous les autres, il n'a besoin de rien d'autre.

Ici nous devons souligner un aspect très grave de l'orgueil qui accuse les autres et non soi-même, que ce même orgueil nous empêche de voir : l'idolâtrie. Ce pharisien vit au fond dans l'idolâtrie, parce qu'il n'adore pas Dieu mais lui-même, le sentiment orgueilleux qu'il a de lui-même. En se sentant meilleur, plus juste, plus honnête, plus pur que les

autres, cet homme s'adore lui-même, trouve la plénitude de la joie en lui-même. Et il se met en valeur, il se met au premier rang, pour être admiré et envié par tous, et ainsi c'est comme s'il demandait aux autres de l'adorer eux aussi, de participer à son idolâtrie de soi-même.

Dans cette parabole, Jésus fait un peu la caricature de ce pharisien, mais il le fait pour que chacun de nous se laisse provoquer par cette image grotesque et s'examine honnêtement. Parce que cette tendance à s'adorer soi-même est au dedans de chacun d'entre nous, et avec elle la tendance à mépriser les autres afin de pouvoir avoir plus de valeur. Est-ce que même les apôtres de Jésus ne se sont-ils pas disputés entre eux jusqu'à la dernière Cène pour savoir "qui d'entre eux devait être considéré comme le plus grand" (Lc 22,24) ? Eux aussi, même en présence de Jésus qui commence à souffrir sa Passion imminente, ne parviennent pas à maîtriser cette tendance malsaine à vouloir avoir plus de valeur que les autres, à s'estimer soi-même en méprisant les autres.

Saint Benoît est conscient que celui qui entre au monastère, qui demande à vivre en communauté, celui qui veut approfondir sa relation avec Dieu, doit se confronter avec cette tendance que le péché originel a mis en nous, et donc doit être prêt à se convertir sur ce point plus que sur les autres tendances malsaines de nos cœurs. C'est pourquoi le grand travail ascétique que propose la Règle est celui de l'humilité exercée en communauté, de l'humilité qui mortifie la tendance à mépriser les autres pour s'estimer soi-même. Ce n'est pas pour rien que l'échelle de l'humilité culmine, au douzième degré, dans le modèle du publicain qui, "les yeux fixés à terre" (RB 7,65), ne fait rien d'autre qu'implorer miséricorde : "O Dieu, prends pitié de moi pécheur !" (Lc 18,13).

Saint Benoît appelle cet homme humble : "*publicanus ille evangelicus* – ce publicain évangélique". Certes, il le dit peut-être avant tout dans le sens que c'est l'Évangile qui parle de lui. Mais peut-être que nous devons prendre le terme à la lettre, dans le sens que la figure de ce publicain suppliant, qui n'accuse personne, sinon lui-même, et qui pour cela est justifié par Dieu, est une figure "évangélique", c'est-à-dire incarne une "bonne nouvelle" pour nous, exprime d'une manière particulière l'annonce du Christ, c'est-à-dire le Christ lui-même, le Verbe de vie. Le pharisien est une figure de mort, de tristesse. Son orgueil qui méprise tout le monde n'est pas un "chemin de vie" (RB Prol. 20), celui sur lequel nous sommes justement "guidés par l'Évangile" pour suivre le Christ (Prol. 21) jusqu'à habiter dans la tente du Seigneur (Prol. 22).

En cela, saint Benoît est l'héritier de toute la tradition monastique qui commence avec les pères du désert. Pour les pères, l'accusation de soi plutôt que des autres est vraiment le chemin de la vie, parce que c'est le chemin de la miséricorde, de la miséricorde de Dieu sur nous et entre nous.

Par exemple, Abba Poemen disait : "Nous et nos frères sommes deux images : lorsque l'homme se regarde lui-même et il se voit méprisable, il trouve son frère digne de louange ; mais quand il lui semble être bon, il trouve que son frère est mauvais par rapport à lui" (Apophtegmes, Série alphabétique, Poemen 148)

C'est pourquoi, à un frère qui lui demandait, comme on demandait toujours aux Abbas : "Que dois-je faire ?", Poemen répond, citant le Psaume 37 : "Il est écrit : *j'annoncerai mon injustice et je me rappellerai de mon péché*" (ibid., 153 ; Ps 37,19).